

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

### ABONNEMENT

UN AN \$2.00  
SIX MOIS 1.00  
Strictement payable d'avance.

### REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL, MAIN 999

### A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.



PETITE COQUETTE



### SOMMAIRE

—

Vieille Chapelle (poésie).....Léon Lorrain  
L'éternité des Roses..... Eugénie Casanova  
La fête du Travail..... Françoise  
Les abîmes..... Jean Canada  
Nouvelle..... Danielle Aubry  
L'Ecole Ménagère..... Françoise  
Le " Flirt "..... Léon Lorrain  
Rectification..... Françoise  
Mon village..... Marie Beaulac  
Sully-Prudhomme..... Françoise  
Amusant..... Cigarette  
Les cheveux de Jeanne d'Arc..... A. Garloy  
Les plantes penseraient-elles?.....  
Chronique ; La rentrée..... Magali  
Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.....  
Pages de la Jeunesse :  
Causerie..... M. A. de Lauzon  
A mes Neveux et Nièces.....Tante Ninette  
Au But (Feuilleton)..... Marie Thiéry



## GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE  
441 STE-CATHERINE OUEST  
PHONE UP 1068

## EDMOND GIROUX, Jr.,

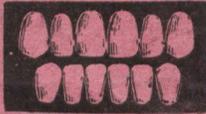
PHARMACIEN-CHIMISTE,

216 RUE SAINT - LAURENT

Edifice du Monument National

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

## Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de a femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature.

## LE GIN CANADIEN MELCHERS

## CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicamenteuse, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE.  
Seuls concessionnaires, Montréal

## Ouverture temporaire du

# OUI METOSCOPE



ANGLE DES RUES SAINTE  
CATHERINE ET MONTCALM.

\*\*\*

Deux représentations par jour  
L'après-midi à 2 h. 15 et le soir à 8 h.

Vues Animées et Chansons  
Françaises Illustrées.

La plus belle Salle  
de Vues Animées de  
Montreal.

PRIX, 10, 15, 25c

## LE SHAMPOO ORIENTAL PARFUMÉ

Donnera à votre chevelure une beauté incomparable. Il détruit les pellicules, prévient la teigne; aide à la croissance des cheveux et arrête leur chute. Employé en lotion, il guérit les boutons, pustules, points noirs, rides, blanchit la peau, et donne un teint clair et brillant; excellente préparation pour le bain et les soins généraux de la toilette. Voir le prospectus. Agents demandés.

Prix 15c. la boîte franco. Adressez Chemical Specialties Co., Boîte 126.

Montréal, Canada

MAISON FONDÉE EN 1860.



8 rue NOTRE-DAME  
Coin  
OUEST, Cote Saint-Lambert.



AVANT

## Prof. LAVOIE

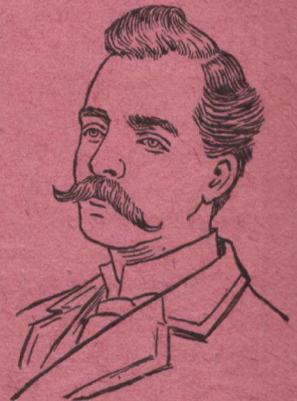
PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour  
Dames et Messieurs, une spécialité

Cheveux teints de toutes les couleurs.  
Coiffures pour les bals et les soirées.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Grandes nouveautés et importations de Paris, en fait de Perruques, Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.



APRES

## PROF. LAVOIE

PERRUQUIER

AUTREFOIS, 1656 Rue NOTRE-DAME  
MONTREAL.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

**ABONNEMENT**  
UN AN \$2.00  
SIX MOIS 1.00  
Strictement payable d'avance.

**REDACTION et ADMINISTRATION**  
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL. MAIN 999

**A L'ETRANGER :**  
Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.

## Vieille Chapelle

Il est, dans la forêt de Relange, en Lorraine,  
Une antique chapelle en pierre, aux vitraux

[peints :  
C'est comme un îlot blanc dans l'océan de pins  
A l'ondulation mélodique et sereine.

La mousse a tapissé la pierre qui s'effrite,  
Le plancher fendillé, moisi, ploie au milieu ;  
Bien qu'on y voie encor, dans un coin, un prie-

[Dieu,  
L'oratoire n'est plus qu'une obscure guérite.

Pourtant, au-dessus du petit autel, sculpté  
Par un berger, pieux plutôt qu'habile, il reste  
Un christ d'un art naïf, enfantin, au grand

[geste  
Qui persiste à bénir le temple déserté ;

Et la lumière, traversant le verre teint,  
Empourpre de sang clair les blessures divines  
Et met une auréole d'or sur les épines,  
Quand ruissellent, sous bois, les rayons du matin.

Léon Lorrain.

## L'éternité des Roses

Ah ! donnez-nous l'éternité des roses  
Et donnez-nous leur aimable destin...  
Naître et mourir, mourir à peine écloses,  
Etre adoré ne fut-ce qu'un matin.

Entourez-nous des charmes de l'aurore  
Et des rayons du plus brûlant soleil,  
S'il faut souffrir, avant aimons encore  
Et ne pleurons qu'à l'instant du réveil.

Oui, qu'à jamais, à cette aube naissante,  
La terre émue, ainsi qu'un chant lointain,  
Redise à tous que c'est l'heure charmante,  
Que c'est la vie à son premier matin !

Eternité, trop belle pour la terre,  
Tu n'as voulu pour enchanter nos yeux  
Qu'un temps fragile, où tout vit de mystère ;  
L'homme et la fleur s'aimeront-ils aux cieux ?

Ah ! donnez-nous l'éternité des roses  
Pour parfumer notre sombre chemin,  
Et donnez-nous ainsi qu'aux fleurs écloses  
L'heure d'amour, l'heure sans lendemain !

Eugénie Casanova



## La Fête du Travail

Le "Canada" a reproduit l'article, que j'avais écrit dans le précédent numéro du "Journal de Françoise", sur les abus auxquels la Fête du Travail avait donné lieu. Un correspondant a cru voir dans ces lignes une "grave insulte" pour la classe ouvrière, et, il s'en plaint en lettres majuscules.

Je prierai ce susceptible correspondant de remarquer qu'aucune classe de gens n'a été nommée dans mon article ; toutes les classes de la société ont pu être également visées — puisqu'aucune d'elles, — pas même celle des journalistes — ne travaille ce jour-là.

J'ai simplement constaté un fait : que les "bars" étaient encombrés, qu'il y avait plus d'hommes ivres dans les rues qu'à l'ordinaire et j'ai demandé qu'en des occasions comme celle-ci, il n'y eut pas de débit de boissons.

Et je persiste encore à croire que j'ai raison.

Le correspondant du "Canada" écrit que les abus que j'ai signalés se voient "le jour de la St-Jean-Baptiste et le Victoria Day tout aussi bien que le jour de la Fête du Travail."

Qu'est-ce que cela prouve? Sinon que les jours de chômage, l'ivrognerie est plus grande, et pourquoi ne pas avoir le courage de signaler ce triste état de choses, en même temps que celui de proposer le moyen d'y remédier?

J'ai dit aussi que notre nationalité allait sombrant dans le fléau de l'alcoolisme ; je ne vois pas là encore, que les ouvriers soient particulièrement indiqués, mais je ne voudrais pas, non plus, qu'ils en fussent exclus.

Que chacun prenne sa part de responsabilité. Chacun y a droit.

Le mal est qu'avec nous, Canadiens-français, nous nous leurrions trop avec de beaux mots. Personne ne peut dénoncer un abus sans qu'on

parle de "nobles exceptions". Et naturellement, chacun se range dans cette catégorie, de sorte qu'on aurait pu écrire tout aussi bien pour les habitants de la lune que pour nos compatriotes.

Pourtant, pourtant, qui n'est à même de voir que l'alcoolisme a de terribles racines parmi nous ; qui n'en a pas déploré autour de lui, souvent bien près de lui, les funestes effets...

Il faut réagir, et pour cette réaction que tous prêtent main forte, les "nobles exceptions" comme les autres.

Françoise.

## Les abîmes

A voir les rivières suivre, quelquefois si nonchalamment, leurs rives d'émeraude, en murmurant leur doux refrain, comme si jamais rien ne devait troubler l'azur calme de leurs ondes, on croirait qu'elles ignorent les abîmes qui les attendent...

A peine viennent-elles de s'y précipiter, que leurs eaux se déchirent, bondissent, écument et font un bruit semblable à des clameurs de douleur, de désespoir ou de colère...

Puis, après chaque chute, elles se remettent bien des fois, à rouler, doucement, leurs lames de saphir et à fredonner encore leur mélancolique berceuse... jusqu'à l'Océan!...

•••

A voir aussi les fleuves de l'humanité parcourir, parfois, si heureusement, les méandres de la vie, on dirait qu'ils sont loin d'entrevoir les précipices où le Destin doit les pousser tôt ou tard... Et le jour où ils s'engouffrent, leurs âmes se déchirent, leurs cœurs bondissent et leurs voix lancent des cris d'amertume, de désespérance ou de haine... Enfin, une fois sortis de ces gouffres amers, les flots humains recommencent souvent, de couleur, heureux et rians, entre les bords de l'existence... jusqu'à l'Abîme Fatal!...

Jean de Canada

## NOUVELLE

SŒUR Lucienne est morte! — La nouvelle se chuchota d'abord, puis courut rapidement dans les rangs créant un malaise qui n'était ni de la surprise ni du chagrin ; plutôt un vague sentiment de stupeur effarée.

Elle n'était pas connue des élèves : nous en entendions parler très peu mais d'une façon vague, retenue, qui avait suffi pour nous monter l'imagination. Elle était devenue l'être fantastique que l'on voit dans un cauchemar, le sujet de nos conversations, quand nous désirions nous intriguer ou même nous effrayer les unes les autres.

Quand elle mourut, je la connaissais depuis quatre mois, mais je crois, bien que j'étais la seule et j'avais gardé mon secret, bien gagné d'ailleurs, comme vous pourrez en juger.

Dès mon entrée au couvent, j'avais été frappée des extraordinaires choses qu'on attribuait à Sœur Lucienne, mais surtout, de ne pas la voir et de ne jamais rencontrer une élève qui la connut ou put me dire une chose précise sur son compte.

En traversant le corridor du réfectoire, si nous entendions des coups de marteau ou le grincement d'une scie, il s'en trouvait une pour dire : "Ecoute, c'est sœur Lucienne!" — Qui est-elle? que fait-elle? Personne ne le savait. Quand une religieuse mourait, et c'était très souvent dans le grand couvent de X, il m'arrivait d'entendre : "Nous ne pouvons entrer prier maintenant, sœur Lucienne est là!"

Un jour, en passant devant la salle où travaillait sœur Lucienne, et devant laquelle nous filions très vite et en tremblant, j'entendis une voix douce qui chantait un cantique connu ; je m'arrêtai et j'écoutai, en me demandant pour la cent millièmes fois ce que c'était que cette mysté-

rieuse sœur Lucienne? Une grande passa et m'entraîna avec elle en disant: "En a-t-elle du courage de chanter au milieu de tout ça!"

Je la questionnai avec une curiosité intense, elle ne voulut pas ou ne put pas me répondre, et me laissa en plaisantant sur ma curiosité qui était bien plus grande que moi, assurait-elle.

Il est certain que ma curiosité allait en augmentant: plus c'était mystérieux plus cela me passionnait, et plus cela paraissait difficile à découvrir, plus j'en avais envie!

J'en rêvais à l'étude, à la chapelle et au dortoir, j'en rêvais éveillée et endormie et les jours et les mois passaient sans apporter de réponse à toutes mes questions.

Il m'était arrivé de questionner discrètement les religieuses: "Sœur Lucienne? mais c'est une sœur converse comme les autres!"—"Que fait-elle ici? A quoi travaille-t-elle?"—"C'est notre menuisier." Et c'était tout; je n'obtins jamais plus, je dois avouer que je déteste faire ces questions et qu'il est extrêmement facile de me faire taire.

J'étais devenue, à mon tour, une des grandes, et parmi mes compagnes, aucune ne paraissait rien savoir sur celle qui m'intriguait tant. Quand j'en parlais, on riait de moi, ce qui, du reste, ne me dérangeait aucunement dans la poursuite du secret. Dans ma tête mûrissait un projet qui me hantait depuis des mois. Je verrais sœur Lucienne, j'entrerais dans sa salle, et je découvrirais la cause de l'émoi, que la seule mention de son nom faisait éprouver aux élèves, qui pourtant, ignoraient tout d'elle. J'irais au fond de ce mystère!... On me punirait? J'étais souvent punie pour des méfaits qui ne me procuraient aucun plaisir! On me chasserait? Oh, alors, c'est que le secret en valait la peine!

Et, très résolue, j'attendais l'occasion qui ne tarda pas à se présenter. Un soir, je fus retenue en classe pendant l'étude. Libre une demi-heure avant le souper, je filai à l'étage du réfectoire pour attendre là le courage d'oser.

Je marchais dans le long corridor sombre où les petites lumières, disposées à de grands intervalles, ressemblaient à des étoiles dans la Lrume.

Je passai devant la salle dans laquelle il s'agissait de pénétrer. Tout était silencieux, mais un rayon de lumière, filtrant sous la porte, faisait briller le bout de ma Lottine et je me dis qu'"elle" était là. Je tremblais... et je fis quelques pas pour retarder le moment d'agir. Chaque fois qu'une planche criait sous mes pas, je m'arrêtais avec terreur, avec l'impression d'être retenue par une grande main qui s'abattait sur mon épaule, des ombres noires s'allongeaient partout sur le plancher et sur les murs. Il me semblait qu'elles bougeaient "autrement" que moi, et j'aurais voulu avoir des yeux tout autour de la tête, pour voir, partout à la fois! Mais la curiosité me tenait bien et me ramena près de la porte qui me fascinait: je m'efforçai de distinguer la nature d'un bruit étrange que je percevais; c'était tout simplement le sang qui battait à grands coups dans mes tempes.

Enfin je parvins à dominer cette crainte folle, et dans un grand effort courageux, je tournai le bouton de la porte qui s'ouvrit; j'entrai, et prestement, je la refermai avant de regarder autour de moi.

J'eus un grand frisson! à droite à gauche, en avant, je vis des cercueils, de longs cercueils en bois blanc. Je sus, plus tard, qu'il n'y en avait que trois; à ce moment, la chambre m'en parut remplie! assise sur un siège bas, une vieille religieuse tenait son rosaire et me regardait avec autant de surprise qu'elle devait en lire sur ma figure.

Je ne bougeais pas, une grande lumière se faisait en moi; je comprenais enfin, et le mystère me paraissait si simple que j'en étais fâchée!

Sœur Lucienne était le menuisier et faisait les cercueils de la communauté! et... et... j'étais une petite folle! Déception sur toute la ligne, alors!

Revenue de mes terreurs et de ma surprise, reprenant pieds dans le

monde réel, j'expliquai ma présence à sœur Lucienne qui se scandalisa fort de mon regret de ne pas trouver en elle au moins une sorcière!

Nous devînmes fort bonnes amies, elle me grondait quand je m'échappais pour venir faire un bout de causette avec elle; mais ses gronderies ne me faisaient pas peur, et assise sur ses cercueils, je la questionnais et je ne me lassais pas de l'examiner et de l'entendre. Elle parlait peu, souriait parfois d'un air un peu vague, comme une personne dont l'âme est absente.

Faire des cercueils pendant trente ans, y coucher tant, tant de compagnes, passer ses journées toute seule en préparatifs de mort, voilà sa vie pauvre vieille sœur Lucienne, qui est maintenant étendue dans celui qu'elle gardait dans un coin pour elle, et qu'elle m'avait montré un jour de grande confiance.

Oh non, je n'ai pas pleuré quand on m'a dit qu'elle était enfin délivrée de cette vie dont elle avait dû tant souffrir, la pauvre, et j'ai rêvé d'elle toute rayonnante dans la grande lumière du paradis, où elle jouira bien de penser qu'elle ne verra plus mourir et qu'elle ne fera plus de cercueils!

Danielle Aubry.

### A travers les livres, etc.

Nous accusons réception d'un recueil de chansonnettes, contes, récits, nouvelles, intitulé: "Nouveaux Echos du Mont-Royal", par M. Auguste Charbonnier. Nous l'avons parcouru avec un vif plaisir, et nous sommes heureuse d'en recommander la lecture à nos abonnés.

Dans la catégorie un peu restreinte des livres à mettre entre les mains de la jeunesse, les "Nouveaux Echos du Mont-Royal," trouveront une large place et combleront quelques lacunes. Voilà un cadeau charmant à faire à nos jeunes amis, non-seulement agréable au point de vue de la littérature, mais à celui de sa toilette artistique et de bon goût.

Succès constant aux "Nouveaux Echos" et à leur délicat auteur.

## L'Ecole Ménagère

Le cours normal de cette institution est ouvert aux élèves depuis hier, le 20 septembre. Le nombre des élèves internes étant limité, on prie les jeunes filles se destinant à l'Enseignement Ménager de vouloir bien s'adresser immédiatement pour toute information, au No 22 Sherbrooke-Ouest.

Le cours de cuisine bourgeoise s'ouvrira mardi le 1er octobre, et tous les mardis suivants, il y aura cours de 9 heures a.m. à midi. Prix d'entrée, 50 centins.

Le cours populaire de cuisine commencera jeudi soir, le 3 octobre, de 7 1-2 heures à 9 1-2 heures.

A propos d'Ecole Ménagère, il nous paraît intéressant de reproduire, ici, une lettre, d'une des élèves normales de cette maison, à Mademoiselle Géraldine Lajoie, directrice de l'Ecole. L'épistolière est des Cantons de l'Est.

"...Comme d'habitude, pendant les vacances, nous sommes très nombreuses à la maison. Dans le moment, pour compléter une douzaine, nous avons une cousine américaine qui ne comprend pas un mot d'anglais. Vous pouvez vous imaginer, mademoiselle, quel travail monstre il me faut faire pour me rendre aimable en anglais.

"De plus, en ma qualité d'élève ménagère, on m'a nommée première à la cuisine.

"J'ai boulangé plusieurs fois, toujours avec succès. Ce soir même, j'ai à faire une cuite de pains et de buns, avec une de vos recettes que maman tient à me faire essayer. Entre nous, maman dit que j'ai une bonne main pour le pain. Ce qui me rend d'autant plus fière qu'elle n'a pas l'habitude de prodiguer les compliments.

"J'ai copié une bonne partie de vos dessins de coupe; je suis à dessiner un patron de jupe que j'ai à me confectionner avant de partir.

"Malgré le bon air des Cantons de l'Est et le plaisir des vacances, j'ai réellement hâte à septembre, et dès que les portes de l'Ecole s'ouvriront, je retournerai gaiement à Montréal, avec un gros bagage de courage et de bonne volonté.

Croyez-moi, les difficultés ne m'effraient pas. D'abord, le bon Dieu est pour l'Ecole, j'en suis convaincue, et puis, il n'y a rien comme les difficultés pour activer les forces: une tâche trop facile nous engourdirait vite. Mademoiselle P. me disait dernièrement: "C'est singulier, plus j'entends parler contre l'Ecole Ménagère, plus je tiens à ce qu'elle réussisse."

Il lui suffisait d'entendre les critiques sur cette œuvre pour l'engager à la défendre et à se dépenser pour elle.

"Vous ne sauriez vous imaginer toute la joie que j'ai éprouvée en apprenant qu'à Sherbrooke on voulait une Ecole Ménagère l'année prochaine.

"De tout mon cœur, je crie: trois hurrahs pour la Reine des Cantons de l'Est. Pour moi, les Cantons, c'est presque tout le Canada. J'aime à croire, que le député, M. le Dr. Pelletier, réussira à trouver, dans les villes de Sherbrooke et de Montréal, la future directrice de l'Ecole Ménagère des Cantons de l'Est...

"Croyez-moi, mademoiselle, votre affectueuse petite amie.

"O."

Elève de l'Ecole Ménagère."

Certes, la ville de Sherbrooke donne là un bel exemple.

Nous avons appris encore qu'un curé offrait à une jeune fille, pourvue d'un diplôme d'école modèle, de payer tous ses cours et sa pension à l'Ecole Ménagère de cette ville, à condition que l'élève s'engage à aller enseigner un an dans un couvent. Naturellement, elle recevrait un salaire pour cet enseignement.

Voilà une offre généreuse qui ne manquera pas d'exciter beaucoup d'émulation. Qui se présentera la première et remportera le prix?

Françoise.

## LE "FLIRT"

FANTAISIE GRAVE

Le "flirt"! je souligne à dessein; bien que M. Paul Hervieu en ait dénommé l'un de ses romans, il me répugne d'employer ce mot de provenance étrangère. Combien plus charmant est le verbe "floreter", qu'André Theuriet, de sentimentale mémoire, faisait dériver de "conter fleurette"!... Malheureusement, on ne peut pousser l'amour de la dérivation jusqu'à tirer de cette aimable locution, le mot "fleur": parce que, d'abord, l'auditeur ne laisserait pas d'être dérouté, bien que le t, aphone, pût satisfaire le lecteur; mais, surtout, de crainte qu'un fâcheux rimailleur ne l'accolât à "heur" ou, pis, à "meurt". Oyez-vous ce demi-quartain:

"Futile passe-temps, amulette, le fleur  
Sème parfois l'amour sans espoir, dont on  
[meurt!...]"?

Enfin, par mon sous-titre — encore qu'il soit agrémenté d'un qualificatif des plus sérieux — vous aurez compris qu'il ne s'agit pas de l'étymologie du substantif, mais bien de la chose elle-même, laquelle, dirai-je, en matière d'entrée, est aussi répandue et bien mieux connue que le mot. Qu'on l'appelle comme on voudra, ce jeu de société n'est pas d'origine gauloise; et c'est étonnant, car on serait tenté d'y voir une ramification, mièvre et gentille, de l'arbre séculaire de la galanterie française.... Que la France se console, pourtant, de ne l'avoir pas inventé. Certes! je n'ai pas l'intention de médire du "flirt": je craindrais d'être pris pour un ingrat, ce dont je serais désolé, ou pour un mécontent, ce qui me froisserait; et personne n'oserait écrire — fût-ce dans une revue féminine — que floreter est mal, car il est des mots si mignons que le bon sens interdit d'en rapprocher certaines épithètes. Cependant, au risque

de passer pour un "empêcheur de danser en rond", je me permettrai, sur cet attrayant sujet, des remarques inattendues.

Les Anglais nous ont initiés à la pratique d'un art qui consiste à dire, à des jeunes filles ou à des femmes, des choses auxquelles on ne croit qu'à demi, ou qu'on ne pense pas du tout; nos jolies interlocutrices, soit habileté dans ce... sport (c'est la majorité), soit innocence (c'est une minorité de plus en plus faible), écoutent ces choses en souriant, et semblent les prendre telles que dites... Cette science — car, c'en est une, presque; et pas des plus simples, m'a-t-on assuré — doit remonter à l'émancipation de la jeune fille, et a dû naître dans les bureaux. Elle est maintenant très avancée, grâce aux conditions de la vie sociale actuelle, qui se prête admirablement à son développement, et aux graves inventions du siècle dernier: témoin, le téléphone, qui est l'un des facteurs les plus commodes de son parfait fonctionnement. Etant donné notre tempérament latin, cet art ne pouvait, nulle part ailleurs, être cultivé avec plus de goût, et nous l'avons élevé à la dignité d'une pratique nationale; bien mieux, c'est devenu une coutume; c'est entré dans les mœurs, et l'on "fleurette" tout naturellement, sans y toucher.

Une charmante femme, grande admiratrice de cet agréable "état de choses", me disait que les jeunes filles apprenaient à connaître les hommes, et que ça valait mieux ainsi. Mon Dieu! c'est possible. Mais le malheur, c'est que, parfois, l'homme est d'une très grande force à ce jeu, et qu'il rencontre une pauvre petite fille, qui s'y laisse prendre... Et l'homme passe avec, aux lèvres, le sourire plutôt dédaigneux de la victoire facile, et la petite fille se désole. N'avez-vous pas entendu des fillettes de dix-huit ans déclarer avec une conviction qui vous déconcerte et vous afflige, qu'"elles ne croyaient plus en l'homme"? Petites ignorantes de la vie dont un homme, inconsciemment, a fait des malheureuses; pauvres petites victimes du "flirt"

que personne ne songe à plaindre, et qui souffrent, pourtant!...

La pratique habituelle de ce genre d'amusement émousse la faculté d'aimer: on laisse un peu de soi-même dans ces joutes de l'esprit, auxquelles parfois le cœur prend part; cette parodie des sentiments leur enlève la fraîcheur qui fait leur charme; le verbe aimer est affaibli par une longue usure; et, peu à peu, l'on devient sceptique. Et le jeune homme qui voudra dire, pour le grand motif cette fois, à une jeune fille habituée à cet inoffensif délassement, la phrase conventionnelle, fera bien d'attendre l'instant psychologique; autrement, s'il ne barytonne dans la note juste et n'a le geste d'un jeune premier d'Ohnet, il est à craindre que l'"objet de sa flamme", comme on disait autrefois, ne lui rie à la barbe.

Est-il des maris délicats qui pourraient être contrariés de ne pas trouver, chez leur jeune femme, une tendresse inédite, la primeur des sentiments?... Qu'ils se consolent, ceux-là, en songeant qu'ils ont eu, ou auraient pu avoir, avant de se marier, des compensations... C'est par cette réflexion consolante, que M. de la Palisse eût signée, que je termine.

Léon Lorrain.

## Rectification

AU cours de ma critique récente du livre de Mme Adam, "Mes angoisses et mes luttes", j'ai évoqué quelques souvenirs de ma visite à la Grande Française, à son abbaye de Gif, et je constate, qu'en parlant d'un jeu, familier aux habitués des salons de Mme Adam, on a imprimé "loto", quand c'est: domino, qu'il faudrait lire.

Bien que le loto soit jeu de philo-sophe et

..... le repos des gens d'esprit,

il n'en est pas moins juste de dire qu'on lui préférerait le domino.

Ce n'est pas un homme à faire un quiproquo

Celui qui juste à point fait faire domino

a dit Musset.

J'ai aussi parlé d'un jeune peintre de mérite qui avait décoré les murs de la plaisante salle d'auberge où l'on tient le buffet aux jours de réception de la maîtresse de céans.

Le nom du jeune artiste est Cornélius, et j'ai bien du plaisir à l'écrire quand je me rappelle les sensations de beautés que j'ai ressenties en parcourant un jardin éclos sous les doigts de sa mère, Mme Cornélius.

Ce jardin consiste en une pièce décorée de tableaux dus au pinceau de la digne émule de Madeleine LeMaire. Ils ne représentent que des fleurs: roses, œillets, gardenias, orchidées. Tous les motifs de ces toiles ont été empruntés à la flore, et, l'on peut aisément s'imaginer quel coup d'œil agréable présente leur ensemble.

Le hasard m'a fait aussi rencontrer à l'abbaye, le comte de Premio Réal, neveu et héritier direct du comte de ce nom, consul d'Espagne à Québec, qui finit ses jours d'une façon si tragique. Nous avons longuement causé ensemble du Canada.

—C'est une boîte à surprises que mon abbaye, me dit alors en riant, Mme Adam. Les gens qui ont des choses à se dire se rencontrent ici. Cet été, quelqu'un qui avait eu, à Rome, il y a plusieurs années, dans les ruines du Colisée, la vision charmante d'une belle inconnue, l'a retrouvée dans une de mes réceptions, alors qu'il désespérait la revoir jamais...

C'est le dimanche que, durant la belle saison, reçoit Mme Adam. Ses invitations sont fort courues. Gif est à une ou deux heures de Paris; on y arrive en équipage, en automobile, en chemin de fer. La réunion ne se compose plus exclusivement, comme autrefois, d'hommes politiques; à ceux de cette époque qui restent encore se mêlent les longues théories de mondains, d'artistes et de littérateurs, jetant des notes de beauté, de gaieté sous ces charmes, dans ces allées, où jadis psalmodiaient les austères Bernardines...

On parlera longtemps d'une fête pittoresque donnée en ces lieux enchanteurs, il y a quelques années, où cent-cinquante personnes avaient été

priées de se rendre en costume champêtre, des charrettes garnies de feuillage et de bottes de foin, en guise de sièges, attendaient les hôtes à la gare.

Le programme de la journée ne comprenait que des jeux campagnards. La reine du logis était elle-même habillée en fermière, et présidait aux longues tables où le goûter était servi dans de la vaisselle rustique, dont les motifs avaient été cependant dessinés par des peintres fameux.

Au commencement de la collation, une pancarte fut passée de main en main. Sur cette pancarte, chacun des invités put lire ces mots :

Môssieu,

Tout cé qu'vou trouverai su la table, çai pour l'mangé et pou l'boire. Faisez-moi l'plaisir d'vou servi vou-maime, pas se queue d'fané l'foin nous a ben fatiguai, vous savez.

FAME ADAM.

Mme Adam n'est pas seulement la femme remarquable, l'écrivain, la causeuse émérite que nous connaissons ; elle est encore une excellente ménagère, et, je ne puis m'empêcher de citer ce qu'elle dit à ce sujet :

“La joie que donne un intérieur soigné, ayant toutes choses classées, retrouvables et utilisées, que ces choses soient en petit ou en grand nombre, est plus complète qu'on ne croit pour tous les hommes, fussent-ils désordonnés eux-mêmes. Il y a là une œuvre qui n'a rien d'inférieur, comme beaucoup de femmes se l'imaginent, et l'une de mes fiertés a toujours été d'être ce qu'on appelle en France : “Une femme de ménage.”

L'anti-féministe le plus exigeant ne saurait demander davantage.

Françoise.

Aujourd'hui on aime ce qui est vraiment beau, et le beau genre esthétique. C'est la qualité première que l'on remarque dans les chapeaux que l'on offre à Mille-Fleurs, le salon de modes si bien fréquenté, 527, rue Sainte-Catherine-Ouest.

## Mon Village

LE nom de mon village, Saint-David d'Yamaska n'éveille dans la pensée aucune réminiscence historique et pourtant, une des figures les plus intéressantes et les plus énigmatiques de l'histoire du Canada a laissé ici un souvenir. Un vieux moulin de pierre, sis sur la rivière David aux tortueux méandres, porte le nom de “Moulin du Calvet”, en mémoire de Pierre du Calvet, qui devint seigneur de la rivière David, vers l'année 1770.

Voici ce que dit le dictionnaire canadien au sujet de Pierre du Calvet : “Huguenot français qui demeura au Canada après la conquête ; nommé magistrat, il lutta pour les droits des Canadiens, contre le gouvernement Haldimand, qui le mit en prison sans aucune forme de procès—1780 ;—rendu à la liberté, —1783— il suivit Haldimand en Angleterre pour demander justice et y publia son “Appel à la justice de l'Etat, qui est resté célèbre ; périt en revenant au Canada, —1786.” Il fut un des promoteurs de la constitution de 1791.”

Dans la “Légende d'un peuple”, M. Louis Fréchette a consacré à ce martyr de la cause canadienne une touchante poésie, dont voici les premières lignes :

Personne n'a connu ta tombe, ô Du Calvet !  
Quand la mort te frappa, personne à ton chevet,  
Ni sur ton front penché, ni sur ta lèvre blême,  
N'a cueilli le mot du terrible problème,  
Qui planera toujours sur tes derniers instants !

Les plus anciens vieillards de la paroisse prétendent qu'avant de quitter la Rivière David pour Montréal, où il devait être emprisonné sous le soupçon d'avoir fourni des vivres aux Américains alors en guerre avec leur mère-patrie, Pierre du Calvet enfouit un coffre rempli de monnaies d'or et d'argent dans un terrain avoisinant le moulin, dont il était possesseur.

Après sa disparition, maintes recherches vaines furent faites pour découvrir la mystérieuse cachette, et deux hardis compères de ma connaissance, parlent même d'aller, par un soir sans lune, “tuer la poule noire à la fourche des quatre chemins”, afin d'avoir en leur possession le talisman, qui leur permettra de localiser sûrement le coffre receleur d'une immense fortune, et qui selon les anciens, s'éloigne à mesure que s'approchent les chercheurs, lorsqu'ils n'ont pas recueilli, au prix d'un maléfice, le sang de la femelle du coq. Mais le possesseur actuel de ce lopin de terre préfère suivre le conseil du laboureur qui disait à ses fils : “Travaillez, prenez de la peine”, et, sans se soucier le moins du monde du trésor enfoui à quelques pieds plus bas, il sème à large main dans les sillons creusés par sa charrue....

Le grain croît et se change en or !

Qui sait ? Peut-être un jour le soc d'acier frappera-t-il le vieux fer rongé par la rouille, et amènera au jour cet amas précieux disparu depuis plus d'un siècle. Oh ! c'est alors que le vieux paysan pourra railler avec



“Ne Fermez pas les Yeux”

sur l'importance de choisir une bonne pharmacie pour y faire préparer vos prescriptions et même pour y acheter les mille petits objets qui font partie de la pharmacie.

Souvent quelques sous de plus sont une garantie qui vous vaut des dollars en bons résultats.

Vous êtes assurées de toujours avoir la meilleure valeur et le meilleur service possible quand vous venez à l'une de nos trois pharmacies.

Nous achetons aux meilleurs prix et nous vendons à des prix modérés.

**HENRI LANCTOT**  
3 PHARMACIES

295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis  
820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur  
447 rue Saint-Laurent, près DeMontigny

raison les deux amis qui, pour recouvrer le trésor, veulent mettre en œuvre la sorcellerie plutôt que le labeur.

Qu'elle soit vraie ou fausse cette légende m'amuse, mais ce n'est jamais sans émotion que je vois se dresser sur ma route la silhouette grise du vieux moulin. Aussi, je voudrais que, sur ses murs, Du Calvet, l'on gravât ton nom en caractères ineffaçables, afin que les générations futures de la Rivière David gardent à jamais la mémoire de ton patriotisme et de tes malheurs!

Mais tu n'aurais conservé nul vestige du passé que tu me serais cher encore, ô mon village! Les vieux arbres, témoins des folâtres jeux de mon enfance, me font revivre ces jours d'antan, ces jours qui ne reviendront plus jamais! Comme autrefois, j'aime à réveiller l'écho endormi des ruines du manoir, en lui lançant l'appel d'un nom aimé. Presque autant que jadis, la seule vue des eaux sombres de la petite rivière me glace d'effroi, et ce ne serait pas sans crainte que, même sous la garde d'un habile nautonier, je voguerais jusqu'à la Pointe à la Roche, pour relire, gravé sur l'énorme pierre séculaire, le nom de la belle jeune fille que l'onde perfide engloutit en ce lieu.

Mais plus que tout cela, j'aime à revoir le petit sentier où, naguère, cheminait à mon côté 'l'amour, ce charmant voyageur qui nous visite et s'en retourne".

Ah! si jamais le sort impitoyable m'oblige à te quitter, ô mon village, c'est en tournant vers toi mon regard que je m'éloignerai, et quelle que soit ma demeure future, que j'habite la ville somptueuse et bruyante, les pittoresques pays des montagnes, les plaines immenses aux larges horizons, ou que je mange le pain amer de l'exil, j'emporterai ton image dans ma pensée; tu me suivras partout, et tu resteras toujours pour moi la "petite patrie" que mon cœur ne saurait oublier.

Marie Beaulac.

(saint David d'Yamaska.)



Le poète tant doux! — Armand Prudhomme de son vrai nom — est mort.

Il a mis de la beauté dans nos rêves, de la douceur dans bien des douleurs... il a fait battre un peu plus fort, les cœurs qui l'ont compris, c'est assez pour que son nom, comme les étés qu'il souhaitait, demeure...

C'était une vraie tête de poète: fine, belle, mélancolique.

Je me le rappelle à l'Institut, à la séance de réception de Paul Hervieu. Avec quelle avidité je fixais mes regards sur le chaire dont les délicieuses poésies avaient enthousiasmé ma jeunesse.

Un peu plus tard, j'eus l'honneur grand de lui être présentée dans une réception donnée, en un hôtel de l'avenue d'Iéna, par une Américaine, qui protégeait bruyamment, à mon avis, les jeunes gens de sa nationalité étudiant les arts à Paris.

Ces réceptions étaient patronnées par Sully-Prudhomme, et la dame, une vieille fille qui en avait le type, — hélas! pour celles de son âge, — à toute minute, ne se faisait pas faute d'apostropher tout haut, le maître, afin que nul n'ignorât quelle personnalité elle recevait dans ses salons. Et je crois que cette réclame américaine avait le don d'attrister encore sa figure pourtant si mélancolique.

Depuis bien des années déjà, le poète avait cessé d'écrire. Sa vie, dit-on, fut longuement cruelle.

Il a enfin trouvé le repos et l'oubli de toute souffrance.

Françoise.

Il y a des chapeaux qui valent des idylles. Les femmes qui savent s'en coiffer sont tout de suite agréables et charmantes: regarder. A Mille-Fleurs vous trouverez de ces délicates et seyantes fantaisies.

## Amusant

Vous connaissez l'histoire.

Un mari disant adieu à sa femme avant de mettre des océans entre Elle et Lui, promet, les larmes aux yeux, — reconstituons la scène, comme disent la "Patrie" et la "Presse", — et les sanglots dans la voix, qu'il ne l'oublierait pas, d'abord, — ah! le bon billet! — et, ensuite, qu'il lui écrirait souvent.

— Toutes les semaines, exige la tendre Artémise.

— Toutes les semaines.

— C'est promis?

— C'est promis.

Et le tout fut scellé d'un baiser, — même de plusieurs.

Les semaines s'écoulent, et le mari-martyr, aussi régulièrement qu'on remonte une pendule, expédie la missive hebdomadaire.

Une semaine vint, cependant, où la lettre s'écrivit, mais... ne s'envoya pas. Elle git, oubliée, dans l'une des innombrables poches de son gilet, en compagnie hétéroclite.

— Oubliée? Quelle était la cause, s'écriera une lectrice curieuse, de cette éclipse de mémoire?

Le sais-je, moi? N'approfondissez rien; il en coûte, sachez-le, aux femmes mariées d'être trop curieuses quelquefois.

Quel hasard fortuit lui remit en mémoire le poulet oublié? Remords? ou nettoyage à fond du gilet? Mystère et bouts de cigare.

Mais on le vit, comme la dernière heure de la semaine allait sonner, se précipiter dans un bureau de télégra-

## Ouverture d'Automne

On annonce pour Mercredi, le 15 courant l'exposition de Modes aux Salons de Mme W. A. De Witt, 150 St-Denis.

Madame de Witt arrive de New-York où elle a choisi les dernières créations américaines et européennes et se fera un devoir de continuer à servir la clientèle distinguée qui a bien voulu l'encourager par le passé.

Mme W. A. DE WITT,

150 Rue Saint-Denis,

MONTREAL.

phe, et dire à l'opérateur tout vibrant :

—Je désire envoyer un câblegramme.

—Combien de mots? dit l'employé, laconiquement.

—Ceci, lui fut-il répondu, en lui tendant une lettre volumineuse.

Ahurissement complet du bureau. On compta. Il y avait 896 mots, c'est-à-dire des pages et des pages d'un papier à lettre ordinaire.

—Deux cent vingt-quatre dollars, déclara, calcul fait, l'employé.

Et ce mari extraordinaire paya sans sourciller.

Ce qu'il criera, par exemple, quand il lui faudra acquitter un compte de cinq dollars chez la modiste!

### Cigarette.

### Les Abeilles

Ceux qui ont étudié de près les abeilles et leur admirable organisation restent confondus devant l'instinct de la division du travail qu'elles pratiquent au plus haut point.

C'est que M. Gaston Bonnier nous apprend que des abeilles "commandées" pour aller chercher de l'eau ne s'arrêtent point pour butiner le sucre qui se trouve sur leur route.

Entre diverses expériences, il disposa six branches de fleurs dans six bouteilles placées les unes après les autres. Les fleurs furent bientôt vidées de leur pollen par les abeilles qui survinrent, mais jugeant qu'il n'y avait pas suffisamment de travail pour elles elles disparurent et allèrent sans doute, prévenir l'état-major de la ruche car on n'en vit plus venir de ce côté. Elles ne laissèrent que trois abeilles qui continuèrent leur tâche, deux d'entre elles pompant toujours le nectar et la troisième récoltant le pollen.

Les six branches furent alors enlevées et remplacée par douze autres. Les trois ouvrières amènent sur le nouveau chantier un certain nombre de camarades. Quatre nouvelles s'étant installées, les dernières venues font demi-tour. Elles sont bientôt imitées par les "inspectrices" qui, d'un regard, ont saisi l'inutilité d'envoyer de nouvelles auxiliaires!



UNE enquête a été, ces jours-ci, ouverte en plusieurs journaux sur cette question: "la Pucelle était-elle blonde ou brune?"

Elle était "brune", assurent Philippe de Bergame, Textor de Ravisi, Quicherat, Leroy de la Marche, Ambroise Tardieu, Joseph Fabre et Victorien Sardou.

Elle était "blonde", répondrons-nous.

Rappelons tout d'abord qu'il n'existe "aucun" portrait authentique de Jeanne d'Arc, encore que sa popularité eût été assez grande, en son vivant même, pour qu'on reproduisit de tous côtés son image. Mais, jusqu'à présent, aucune de ces reproductions n'a pu être découverte. D'autre part, Jeanne déclare, en son procès, qu'elle se s'est jamais fait peindre.

Quant aux documents du temps, ils se bornent à déclarer que Jeanne portait les cheveux courts et coupés en ronds, comme ceux des soldats.

Cela établi, sur quoi s'appuient les partisans de la couleur brune?

Sur divers témoignages puisés "tous" dans le livre de Philippe de Bergame, "Traité des Femmes illustres", publié en 1497, c'est-à-dire soixante-six ans après la mort de la Pucelle.

Or, Philippe de Bergame n'a jamais vu Jeanne d'Arc, car il est né en 1134, trois ans après le supplice de l'héroïne, et il ne parle que sur des on-dit. D'autre part, Bergame écrivait l'histoire à la façon d'Alexandre Dumas, c'est-à-dire en romancier, et il a, dans son ouvrage, commis des erreurs matérielles si flagrantes à l'endroit de la vie de Jeanne d'Arc que Quichera lui-même est contraint d'avouer honnêtement:

"Mérite-t-il plus de confiance sur ce trait de conformation physique qu'à

l'égard des faits controuvés dont il a surchargé son récit?"

La seule autre preuve apportée par les partisans "du noir au brun" est un cheveu découvert en 1844 dans un cachet de cire dont est scellée une charte adressée par Jeanne à la ville de Riom.

Tout d'abord, il faudrait commencer par prouver que Jeanne d'Arc eut un sceau. Son arrière-petit-neveu, M. Haméry d'Arc, dans sa bibliographie si complète, n'en cite pas un seul, non plus le chanoine Cochard dans son étude: "Existe-t-il des reliques de Jeanne-d'Arc".

La charte de Riom est bien signée de Jeanne; quant au sceau, "le revers seul en est conservé, dit Quicherat; on y voit la marque d'un doigt, et le reste d'un cheveu noir qui "paraît" avoir été mis originairement dans la cire".

Que faut-il penser de ce cheveu?

M. Paul de Farcy, un des maîtres de la science sigillographique, déclare:

"Ce mode a été employé fort rarement dans les siècles antérieurs au quinzième, et c'était alors mentionné dans l'acte même. Au quinzième, c'est trop invraisemblable."

Quant au marquis de Croizier, autre éminent sigillographe, il s'exprime ainsi:

"Rien ne prouve que ce cheveu ait appartenu à Jeanne d'Arc, en effet, pour rendre la cire moins cassante on la pétrissait avec des cheveux, des poils ou de la ficelle. Un sceau de Guillaume de Tancarville, dont la cire est ainsi pétrie, se trouve à Rouen.

"...Oui, l'usage d'introduire dans la cire des sceaux soit des poils ou de la barbe, soit un ou plusieurs cheveux a existé, mais cet usage a cessé à la fin du douzième siècle. Non, je ne connais pas d'exemple de cette pratique aux treizième, quatorzième et quinzièmes siècles."

Ainsi, l'érudit vicomte de Poli écrit:

"Il m'est impossible de ne pas considérer le fragment de cheveu noir de Riom comme une espièglerie de petit clerc. Ce cheveu adventice a du reste

disparu après 1849 ; il s'en est allé comme il était venu, et j'estime, après tout, que c'est ce que la fausse relique avait de mieux à faire."

On voit à présent la fragilité des témoignages en faveur "du noir ou du brun". En avons-nous de plus solides en faveur du blond ?

Tout d'abord le blond tirant sur le roux, les sourcils bruns n'ont rien d'anormal et sont communs dans la région natale de Jeanne ; c'est ainsi que de vieux témoignages (portrait de M. Bousquet) représentent le père de Jeanne et sa mère également (statuette de M. de Lauvergnat).

Mais un autre témoignage bien probant est le portrait le plus anciennement connu de Jeanne, provenant de la célèbre galerie de M. de Martinengo, qui l'avait acquis de la non moins célèbre galerie du comte de Bruhl, portrait appartenant maintenant au musée d'Orléans. Attribué à un maître inconnu de l'école de Bâle, il date de 1450 environ et a été fait certainement "de visu" ou tout au moins d'après des documents authentiques, récents, même contemporains, puisque Jeanne était morte moins de vingt ans auparavant.

Or, la Pucelle y est représentée avec des cheveux "d'un blond doré", les yeux noirs.

C'est aussi le sentiment de la "Chronique espagnole de la Pucelle d'Orléans", écrite au milieu du quinzième siècle et qui donne à l'héroïne des cheveux "blonds cendrés".

Giovanni Sabadino degli Arienti ("Jeanne d'Arc ; sa vie par un Italien du quinzième siècle", par le comte de Puymaigre) décrit aussi Jeanne d'Arc avec "un visage un peu brun et des cheveux "blonds". Il est venu en France, dit-il, peu après la mort de l'héroïne et a vu ses portraits d'après lesquels il la dépeint."

Citons encore les deux miniatures alsaciennes appartenant à M. Georges Spetz, d'Isenheim, et peut-être contemporaines ou presque ; dans toutes deux Jeanne est représentée avec des yeux noirs, des sourcils bruns, des cheveux d'un "blonds bruns, des cheveux d'un "blond

Il en est de même dans le manuscrit des "Vigiles de Charles VII", écrit par Martial d'Auvergne une quarantaine d'années après la mort de Jeanne ; on y trouve sept miniatures représentant la Pucelle et toutes lui donnent cheveux "blonds" et sourcils noirs.

Enfin, tous les portraits connus faits au siècle suivant donnent à Jeanne la même nuance de cheveux. Il me semble qu'après cela l'opinion de Philippe de Bergame et le cheveu de Riom peuvent être à bon droit récusés par l'histoire comme étant de nature un peu trop fantastique et aléatoire.

Concluons : Jeanne d'Arc avait les cheveux blonds.

A. Garloy.

Il serait difficile de voir une plus jolie exposition de chapeaux d'automne que celle qui s'ouvre aujourd'hui même chez Mme Geo. Pageau.

Tout y est de première qualité, et le chic, l'élégance, la note personnelle enfin, n'y sont nullement négligés. On pourra s'en convaincre dans une visite à ce magasin où l'on sera reçu avec toute l'urbanité, la complaisance que l'on puisse souhaiter.

Le cachet et l'élégance d'une femme se reconnaissent non seulement à son maintien, mais à la façon dont elle porte un chapeau, quand il est de la bonne faiseuse. Mme Pageau sait coiffer ses clientes à l'air qui leur convient et les minois les plus réfractaires deviennent tout de suite jolis avec les chapeaux de son étalage. Cette année, son exposition d'automne fera courir toute la ville.

Mme PAGEAU,

769 rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis.

Douces paroles brisent quelque fois les os.—Proverbe.

—Les parents sont étonnants, observe M. Toto. Papa a un tableau qui n'a pas de prix, et il en est enchanté ; moi, je n'ai pas de prix, et il en est furieux.

## Les plantes penseraient-elles ?

LES plantes sont-elles douées d'intelligence et de réflexion ?

—Oui, vient de répondre sans hésiter un savant anglais, le docteur Thomas Gentry, dans une communication où il relate toutes les observations auxquelles il s'est livré.

Observations curieuses, s'il en fut ! Le docteur Gentry a pris des mouches vivantes ; il leur a percé le corps d'une épingle et les a placées à vingt-cinq centimètres de l'extrémité d'une feuille de plante. En moins de quarante minutes, il a vu la feuille s'incliner lentement vers les mouches, et, en moins d'une heure, il l'a vue saisir sa proie, les tentacules de la feuille enserrant vigoureusement les pattes de la mouche.

Le même savant affirme que certaines plantes — de petites dimensions, il est vrai, — sont douées de la faculté de locomotion ; elles se transportent avec une facilité étonnante d'un point à un autre, et il est tout à fait extraordinaire de voir avec quelles précautions elles le font, évitant les cailloux se détournant des endroits rocaillieux et se fixant de préférence dans les lieux humides.

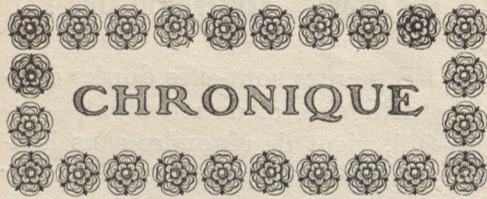
Il va sans dire que cette locomotion n'est pas très rapide ; toutefois, M. Gentry affirme avoir vu une petite plante parcourir un espace de vingt-cinq mètres en quatre semaines. C'est presque un record !

D'autres plantes changent la position de leurs branches ou de leurs feuilles pour éviter le soleil ou au contraire pour le rencontrer. Presque toutes dorment la nuit, repliant très légèrement leurs feuilles pour les déplier de nouveau avec le jour.

Allons ! cela ne fait pas de doute : les plantes, si elles ne sont pas douées de réflexion, s'entendent en tout cas joliment à mener leurs petites affaires !

—Vous avez vu ces deux avocats qui se sont distribué des coups de cannes ?

—Ce sont évidemment des candidats au "bâtonnat"...



## CHRONIQUE

### La Rentrée

SEPTEMBRE avec ses grelots d'or attachés aux branches, sonne la rentrée, le retour à la tâche coutumière qu'on avait plus ou moins abandonnée dans le délassement des vacances. C'est la reprise avec une énergie nouvelle, de tous les petits tracassas, les petites joies, les petits devoirs, les petites peines qui forment le canevas de la vie, sur lequel, parfois, un grand bonheur, une grande douleur, brodent une fleur éclatante ou funèbre, de deuil ou d'amour... Le plus souvent, ce canevas se remplit au "petit point", avec la patience que sait mettre le temps, et qui égale celles de nos grand-mères confectionnant ces tapisseries fameuses qui proclament l'équilibre parfait de leurs nerfs.

Septembre, avec ses regrets de l'été qui meurt, auxquels se joignent nos propres regrets des bons jours de vacances, nous noierait dans sa mélancolie si, comme d'un coup de fouet, ne nous arrachait de ces rêvaseries : l'enfant, son avenir. Septembre est son mois. Souvent, il lui faut quitter la maison, laisser la maman si tendre, pour le collège et sa tyrannique discipline : et les larmes coulent... pas moins abondantes sur les joues de la mère. Ce sont des larmes qu'il faut laisser couler et sécher bien vite : elles prouvent la sensibilité du cœur, mais amollissent le cou-

rage. Il serait puéril, pour éviter ce chagrin qui, chez l'enfant, a la durée d'un orage, de le priver des bienfaits d'une instruction plus étendue. Il semble inutile de rappeler le grand devoir que crée la société elle-même : donner à chacune de ses unités la somme la plus large possible de savoir ; et cependant combien de parents méconnaissent ce devoir. Quel rôle jouera dans la vie, pour les siens, pour son pays, l'homme sans instruction, la femme illettrée, dans ces connaissances au moins élémentaires qui sauvent l'intelligence du rapetissement.

Il faut reconnaître que, généralement, dans notre province, on comprend la suprématie qu'acquerrera dans l'avenir l'homme instruit ; et de partout, avec l'aide du gouvernement, s'élève la maison d'école, gaie, avenante, que la photographie a popularisée à l'égal de nos immenses champs de blé...

Magali.

Du "Courrier de l'Ouest."

### Variétés

Le féminisme continue à faire un peu partout, mais notamment en Belgique, de rapides progrès, et dans la petite ville d'Ecaussinnes, il n'y a pas moins de deux ligues fondées et fréquentées exclusivement par des femmes.

La première, la "Ligue des futures épouses", est destinée, comme son titre l'indique, à multiplier le plus possible le nombre des mariages, et elle a organisé pour cela de fort agréables goûters offerts aux célibataires du pays, qui s'y rendent avec empressement, mais peut-être pas tous dans l'intention de se marier.

L'autre ligue a précisément le but contraire. C'est la "Ligue féminine contre le conjungo". Elle a déjà, paraît-il, beaucoup d'adhérentes, qui ont même fondé un cercle où les hommes, bien entendu, ne sont admis à aucun prix. Cet ostracisme semblerait même indiquer que les aimables ligueuses se méfient peut-être un peu d'elles-mêmes. Et, pour que l'épreuve

fût tout à fait concluante, il faudrait voir leur attitude devant quelque prétendant de belle mine qui viendrait à pénétrer dans ce cénacle, et demanderait sa main à l'une de ces farouches protestataires...

Un chef de claque, un nommé Robert, avait essayé de faire du féminisme dans cette profession bizarre et avait introduit des "dames clagues". Mais, celles-ci, contrairement à leurs collègues masculins, n'étaient pas chargées de battre des mains. Disséminées dans la salle elles devaient simuler l'émotion aux endroits les plus pathétiques.

Quand la jeune première était enlevée, torturée ou faussement calomniée, les "dames clagues" tiraient leurs mouchoirs et y allaient de leurs sanglots. On cite même l'exemple de l'une d'elles qui consentaient à se trouver mal au dénouement.

Les "dames clagues" ont disparu et nous ne pensons pas qu'elles soient rétablies de sitôt. C'est fort heureux, du reste, il y a mieux à faire qu'à jouer cette comédie dans la salle.

Qui l'eût cru ? Les éléphants, ces animaux si doux, si patients, qui, dans certains pays, remplacent avantageusement les bonnes d'enfants tant ils prennent soin des bébés confiés à leur garde, les éléphants nourrissent une haine implacable et cruelle contre un ennemi bien inoffensif : le télégraphe.

Il ne faudrait pas croire cependant que les éléphants manifestent une hostilité systématique à l'égard du progrès. Non. Mais le télégraphe sur la terre ferme ne peut guère passer de poteaux.

Or, l'éléphant a la haine native du poteau — on n'a jamais su pourquoi !

Dans l'Inde, les pachydermes non domestiqués, qui par conséquent ont des loisirs, s'amuse à cueillir les supports des fils télégraphiques toutes les fois qu'un de ces objets irritants vient à tomber sous... leur trompe.

On apprend la mort pour la première fois quand elle tombe sur ce qu'on aime — Mme de Staël.

### MESDAMES

Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins thermomètres, etc.

Pharmacie LAURENCE,

Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal.

## Recettes Faciles

**Potage Alsacien aux Nouillettes aux œufs Marge.**—Nouillettes aux œufs Marge, une boîte d'une livre pour 12 personnes. Mettez dans une marmite de l'eau, du sel, avec des pommes de terres; lorsqu'elles sont cuites, passez-les à la passoire. Pendant ce temps vous aurez fait cuire à l'eau salée ou au bouillon gras vos "Nouillettes aux œufs Marge" (quinze minutes d'ébullition). Dans ce potage jetez votre purée et veillez à obtenir un potage pas trop lié. Servez avec cerfeuil haché dans une assiette à part, et juste avant de servir, mettez dans la soupière une pochée de bon jus si le potage est au gras ou au gros morceau de beurre frais s'il est au maigre.

**Tomates.**—Fendez dans le sens de l'épaisseur six tomates, garnissez le bord d'un plat, de beurre ou d'huile, mettez sel, poivre, mie de pain émiettée, rangez vos tomates sur cette couche; saupoudrez de mie de pain, sel et poivre, arrosez de beurre fondu ou d'huile, mettez au four, faites cuire une heure.

A la ville, à la campagne, en voyage, les délicieuses amandines de Provence, de la maison Pernot, sont toujours appréciées parce qu'elles constituent toujours le meilleur, le plus exquis des desserts, et aussi celui que l'on peut toujours avoir sous la main et conserver frais.

## Conseils Utiles

**Pour utiliser les écorces de citrons et d'oranges.**—Gardez et faites sécher les écorces de citrons et d'oranges. Elles peuvent remplacer le bois pour raviver un feu qui s'éteint, et cela parfamera en même temps vos appartements.

**Pour le Thé.**—Le thé et le café conservent beaucoup mieux leur arôme dans un bocal de verre que dans une boîte de ferblanc ou de carton.

**Pour éprouver le Café** jetez-en une cuillerée à thé dans un verre rempli d'eau; si une partie du café flotte et que l'autre partie descend au fond du verre, c'est, à n'en point douter, un café frelaté.

**Pour le Manicure.**—Une cuillerée à thé de jus de citron dans une tasse d'eau chaude est le meilleur des acides pour le manicure. Il enlève les taches des doigts et des ongles, assouplit le cuticule et donne généralement plus de satisfaction que l'instrument le mieux aiguisé.

La nouvelle salle du "Ouimetoscope", a coûté à son propriétaire \$30,000, et contient plus de 1200 places. C'est la seule salle à Montréal entièrement à l'épreuve du feu.

## L'IDÉAL

Il faut aller voir la grande exposition des Modes au Salon Idéal. Cela repose et donne une jouissance artistique incomparable. Oh! les merveilles étalées là, sous nos yeux ravis, et qui ne savent plus s'en détacher. Tout, absolument tout, vient du point direct de l'élégance et du bon goût... de New-York, cette ville tout à fait select et qui donne le ton à tout ce continent.

Le département de la confection passe dès aujourd'hui sous la direction de Mlle Bouvier, si avantageusement connue dans la partie Ouest. Mlle Talbot devant se retirer pour cause de santé; disons que Mlle Bouvier est bien l'artiste qu'il faut, pour l'occupation de ce poste de talent tout féminin.

L'ouverture de l'Exposition se fera jeudi, 26 septembre et se continuera les 27 et 28. Allons, donc l'automne nous promet des jours où il fera bon d'être jolie sous l'idéale beauté d'une saison qui a bien ses charmes particuliers. Saluons l'Idéal, toujours devant nous, s'imposant dans une réelle vision de vérité et de splendeur!

L'IDÉAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Bouvier, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke,) Montréal.

## La Revue Hebdomadaire

Sommaire du numéro du 7 septembre. Envoi, sur demande, 8 rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

### PARTIE LITTÉRAIRE

Henri Bordeaux, "Marie-Louise." ; Ch. de La Roncière, "Le Premier Voyage français autour du monde." ; Louis du Sommerard, "Les Métiers féminins en Amérique." ;

### NOUVELLE

H.-G. Wells, "L'histoire du fantôme inexpérimenté. (Traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewich.)" ; Louis Sonolet "Les Hussards. (A propos de la suppression du dolman.)" ; George Bonnamour "Poésies." ; L. Pevinquière, "La Fraude des farines.— Le Filtrage des eaux."

Les miettes de la vie. La Revue des revues françaises et étrangères. La vie mondaine La vie sportive.

La Reine des Eaux purgatives, c'est L'EAU PURGATIVE DE RIGA. En vente partout, 25 cents la bouteille.

On amène pour la sixième fois, au Dépôt de la Préfecture de police, un vagabond surpris en flagrant délit de mendicité.

—Comment! c'est encore vous! s'écrie un des gardiens en reconnaissant son habitué.

—Eh bien! après? répond le prisonnier; quand on n'a pas fait de sottises dans une maison, il me semble qu'on peut bien y revenir!

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

**Quenneville & Guérin**

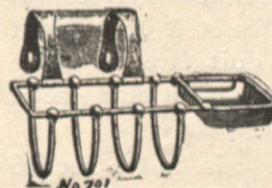
PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments. 6 pharmacies; 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

## Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Eponge Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

**L. J. A. SURVEYER,**  
52 BLVD, ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig

MONTREAL

**JEAN DESHAYES, Graphologue**

1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

## MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques

Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. TEINTE DES CHEVEUX pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité : ONDULATIONS-MARCEL

Tél. Bell : Uptown 2508 Montréal.



## Pages de la Jeunesse



### CAUSERIE

— (Pour les pages de Tante Ninette) —

Versailles, Chantilly, Saint-Germain, Fontainebleau ; tous ces noms historiques ont pour les amoureux du passé, pour ceux que la vieille France attire, un charme profond et pénétrant que ne peuvent saisir ni comprendre les âmes exclusivement modernes, comme il s'en façonne de nos jours. Pour celles-là, il faut avant tout être de son temps, vous leur entendrez dire continuellement qu'il faut marcher avec son siècle. Arrière les souvenirs d'autrefois, fi des traditions ! tout cela était bon pour nos grands-parents ; à présent tout est fini, enterré, ce qui touche aux ancêtres et à un tel état de choses ancien doit être banni de la conversation et n'offre plus aucun intérêt.

Ainsi ceux auxquels notre société moderne, avec sa fiévreuse agitation, sa cupidité extrême, son égoïsme féroce, ne paraît pas être l'idéal, n'ont absolument qu'à se taire ; et si d'aventure, il leur arrivait d'aimer quelque peu à songer, à réfléchir, à faire quelquefois un petit retour en arrière, ils seront sages de partir seuls pour cette excursion et de savourer leurs impressions sans les faire partager à personne, sous peine d'être en butte à la moquerie.

Cependant, il est encore, Dieu merci, des gens que ces sarcasmes n'ont pas intimidés, et que la crainte de paraître démodés et vieux jeu n'empêchera jamais de s'occuper des questions qui les intéressent. Pour fuir les laideurs et les misères de la vie présente, ils remonteront volontairement quelques centaines d'années pour chercher à pénétrer les mystères de l'existence de ceux, qui faisant

partie de la cour, entouraient autrefois les rois et les princes, et dont les ombres élégantes et attirantes peuplent encore après tant d'années écoulées, le désert de ces grands châteaux démeublés et inhabités.

Parmi ces châteaux, le palais de Versailles avec sa mélancolique grandeur solitaire, est certainement un des plus tristes à visiter pour celui qui y va chercher des souvenirs d'autrefois. Plus qu'un autre peut-être, il semble abandonné et morne. L'immensité de ses proportions s'accommode mal de ce rôle froid de musée qui est devenu le sien. Quoi qu'on fasse, il semblera toujours que cette superbe résidence a été faite pour contenir la vie d'une grande nation, c'est-à-dire son souverain, son gouvernement. Les tableaux qu'on y a rassemblés à grands frais ne peuvent arriver à remplacer le somptueux mobilier dispersé en 1793 sous la Révolution. Versailles ressemble à un corps sans âme, et cette âme est morte, morte sans retour. La vieille cour s'en est allée, emportée par le souffle dans le sang.

Et cependant, il ne faut qu'un effort d'imagination pour la revoir évoluer dans son cadre, ainsi que nous sommes arrivés à pouvoir la reconstituer d'après toutes les recherches historiques, aussi autorisées qu'érudites, dont nous bénéficions aujourd'hui.

Oh ! que Versailles était superbe  
 Dans ses jours purs de tout affront,  
 Où les prospérités en gerbe  
 S'épanouissaient sur son front !  
 Là, tout faste était sans mesure,  
 Là, tout arbre avait sa parure ;  
 Là, tout homme avait sa dorure,  
 Tout du maître suivait la loi.  
 Comme au même but vont cent routes,  
 Là les grandeurs abondaient toutes ;  
 L'Olympe ne pendait aux voûtes  
 Que pour compléter le grand roi !

Ainsi s'exprime Victor Hugo dans son chant si beau des "Voix inté-

rieures", "Sunt lacrymae rerum".

Versailles, qui fut la résidence ordinaire des rois de France, de 1680 à 1789, époque où l'émeute triomphante les força à aller demeurer aux Tuileries, n'évoque pas seulement la brillante figure du "Roi Soleil", son créateur, qui à lui tout seul suffit pour remplir son palais. Il fut habité aussi par une souveraine attachante et jeune, qui y vécut quelques années heureuses et insouciantes avant de connaître l'amertume de l'impopularité, la souffrance de la séparation, l'angoisse et l'inquiétude sur le sort de ses enfants, et enfin la douleur de la calomnie avant de terminer son martyre par une mort injuste et cruelle sur l'échafaud.

Mais, si son tragique souvenir flotte à Versailles, sur cette chambre de la reine, où elle fut brusquement éveillée au matin du 6 octobre 1789 ; sur cet étroit corridor par lequel elle s'est enfuie pour échapper aux piques révolutionnaires ; sur ce balcon de la chambre de Louis XIV, où elle fut ensuite forcée de paraître calme et fière, devant le peuple furieux qui demandait sa tête à grands cris ; combien il est encore plus vivant et plus touchant dans ce charmant palais du petit Trianon ! Là, dans un ravissant jardin s'élève un coquet petit château blanc, comme une sorte de jouet royal, et c'est là surtout qu'on aime à se représenter la reine Marie-Antoinette, délivrée de cette étiquette qui lui était à charge, jouissant dans l'intimité de la présence de ses enfants, de la société de ses amies, de distractions quelquefois futiles peut-être, mais innocentes, moments de délassement si durement payés plus tard qu'on ne devrait pas avoir le courage de les lui reprocher. Là au moins, on voudrait en être sûr, elle a connu l'oubli et le bonheur jusqu'au moment où les grondements de la fureur populaire mon-

taient déjà jusqu'au trône, elle n'y venait plus que seule pour songer ou pleurer. C'est ainsi qu'on l'y trouva, le soir du 5 octobre, rêvant pour la dernière fois au milieu de ses roses, parmi les premières feuilles tombées, tandis que le palais qu'il lui fallait regagner pour le quitter définitivement le lendemain, était assiégé par une populace égarée et menaçante.

A Chantilly, le premier nom qui se présente à l'esprit est celui des Condé ; mais avant eux, une autre princesse y a cependant laissé sa poétique empreinte. Elle s'appelle Marie-Félice des Ursins. Théophile de Viau qu'elle recueillit après sa condamnation par le Parlement, la chanta sous le nom de "Sylvie". Son mari, le séduisant Henri II de Montmorency, fut une des nombreuses victimes du cardinal de Richelieu contre lequel il s'était révolté, et qui le condamna à avoir la tête tranchée à Toulouse en 1632. Sa sœur, Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, hérita de Chantilly et devint la mère du grand Condé.

Plusieurs rois de France vinrent chasser et séjourner à Chantilly, le grand Condé y passa sa vieillesse et y fit exécuter de splendides travaux. Ses successeurs y résidèrent jusqu'à l'époque de la Révolution où ils partirent des premiers pour l'émigration, demander un asile à tous les princes et souverains étrangers qu'au temps de leur puissance, ils avaient royalement reçus dans leur somptueux Chantilly.

Fontainebleau servit de résidence royale jusqu'à la Révolution. La cour y faisait régulièrement des déplacements. Henri III et Louis XIII y sont nés ; Louis XIV y signa la Révocation de l'édit de Nantes. Le souvenir de la reine Marie-Antoinette y a été conservé, mais un autre que le sien y est resté aussi ; c'est celui de Napoléon Ier. Si Versailles a gardé intact le souvenir des Bourbons, le palais de Fontainebleau a abrité la gloire éphémère de l'Empereur ; c'est là qu'il a abdiqué, là enfin qu'il fit à sa vieille garde les touchants adieux qui sont restés si célèbres. La cour où il parla à ses sol-

dats s'appelle à présent: "la cour des adieux".

Saint-Germain est tout à fait un musée. Les souvenirs que ses habitants y ont laissés sont moins récents et ne présentent pas un intérêt aussi attachant que ceux que peuvent nous offrir Fontainebleau, Chantilly, et surtout Versailles et Trianon. Saint-Germain rappelle plutôt les Valois: François Ier, Henri II, Charles IX. Louis XIII y traîna sa mélancolique existence, et Louis XIV y naquit. Les troubles de la Fronde qui le forcèrent de s'y réfugier tout enfant ; le voisinage de Paris qui lui rappelait les émeutes de sa jeunesse, et celui de l'église de Saint-Denis, où se trouvaient les caveaux qui avaient servi de sépulture aux rois de France depuis Dagobert Ier, le firent penser à se créer une autre demeure où aucun souvenir fâcheux ne viendrait le poursuivre: ce fut Versailles.

Plus tard, il offrit aux Stuarts dépossédés une hospitalité généreuse et royale dans ce Saint-Germain qu'il avait délaissé.

Nous pourrions continuer à relever ainsi d'autres traces du passé, il en reste encore autour de Paris, et à Paris même ; mais là elles seraient beaucoup plus confuses et si altérées par les révolutions successives qui ont bouleversé notre pays, qu'il est préférable de les laisser dormir.

M. A. de Lauzon

### Charades amusantes

Qu'est-ce qui se laisse brûler pour garder un secret? Quel est le manteau le plus chaud pour l'hiver? Qui est-ce qui ressemble le mieux à la moitié de la lune?

### LOCUTION FAMILIÈRE

Que signifie l'expression: "Tirer les vers du nez", et quelle est son origine?

Un sot disait à Socrate: Je voyage beaucoup et je n'apprends rien.

—C'est, lui répondit le philosophe, que vous voyagez avec vous.

## A mes Neveux et Nièces

J'ai des excuses à vous faire pour la manière dont on a traité vos pages dans le dernier numéro. Croyez que je n'y suis pour rien et qu'on m'a coupé les ailes sans crier gare, sous prétexte qu'on avait trop de matières pour le corps principal du journal et qu'on n'avait pas eu le temps de me prévenir de l'empiètement.

Je vous promets, chers amis, que pareille chose ne se renouvellera pas et que vos pages désormais ne seront plus hachées sans ma permission.

Je profiterai en même temps de l'occasion pour réchauffer votre zèle, à l'égard de ces pages, mes chers amis, qui vous sont excessivement consacrées. A vous de m'aider à les rendre attrayantes par votre intelligente collaboration. Répondez plus régulièrement aux questions qui vous sont posées, mots historiques, ou charades. Ces recherches et ces études vous ouvriront l'esprit, et de même que l'appétit vient en mangeant, de même le goût de vous instruire ira chez vous en se développant de plus en plus.

J'ai l'intention le printemps prochain, de donner à tous mes neveux et nièces, particulièrement aux plus assidues aux "Pages de la jeunesse," une petite fête pour eux seuls. Les circonstances douloureuses dans lesquelles je me suis trouvée m'ont toujours empêchée jusqu'ici, de mettre ce projet à exécution.

Allons, du courage aux études, du courage aussi pour travailler à l'ornementation de votre domaine. Depuis six ans bientôt que j'en ai la direction, je me sentirais bien payée de mes peines si toutes et tous me fournissaient, et cela chaque quinzaine, un petit travail de composition, en bas des réponses aux jeux d'esprit, que je serais très heureuse de reproduire. Nous n'avons pas le temps, me répondez-vous, nos devoirs de classe sont nombreux, et nos heures d'étude toutes employées.

Mon Dieu! les questions que je vous donne à résoudre et qui sont comme le nom l'indique, des jeux d'esprit, pourraient être très facilement cherchés et trouvés pendant les récréations. Formez un groupe de compagnes, ensemble cherchez les solutions et vous verrez que ce n'est pas malin. Vous pourriez même vous adjoindre l'aide de vos maîtresses, et ainsi renforcé, votre bataillon sera aussi fort qu'une grande armée.

J'avais il y a deux ans, toute une école qui travaillait ainsi et leur directrice ne cessait de me dire ce que ses élèves y mettaient d'émulation et le bien intellectuel qui en résultait.

Ces pages-ci ne sont pas seulement pour les jeunes enfants, je vous le répète encore une fois elles sont aussi pour les jeunes filles jusqu'à 18 ou 20 ans. Et pour vous le prouver, je commence avec ce numéro-ci une série de questions pour les plus avancées.

Les voyages d'Europe étant maintenant chose assez ordinaire, j'attirerai votre attention sur la "Causerie," de Mlle de Lauzon, votre dévouée chroniqueuse. Elle parle de Versailles, Chantilly et Germain, etc., trois noms familiers pour les souvenirs historiques qu'ils réveillent et que vous serez peut-être un jour appelées à visiter. Lisez-la attentivement et faites-en bien votre profit.

Je commencerai dans le prochain numéro la "Petite poste en famille."

Tante Ninette.

FEUILLETON

## - AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

( Suite )

Lorsque, après quelques phrases confuses, Georges à son tour se fut éloigné, Mme Nessyer congédia la servante—elle avait besoin de réfléchir. Moins simpliste que Julie, elle ne pouvait sans scrupules accepter le sacrifice de Camille. Cette jeune fille avait-elle vraiment le droit moral—si la loi lui en conférait le droit réel—de disposer d'une aussi grosse somme sans prendre conseil de Mme de Givore, qui lui servait de mère?

Mme Nessyer songea longuement. La pensée de dire la vérité si humiliante pour elle si humiliante pour Georges qu'elle condamnait, mettait la vieille femme au supplice.

—J'ai été trop heureuse, se dit-elle, songeant aux années de paisibles, d'humbles joies ; voici les temps d'épreuves.

Et elle se réjouit de ce que le père de Georges n'était plus là pour souffrir aussi.

—Il est dans le repos... et j'irai bientôt le rejoindre.

Elle se demanda s'il valait encore la peine de lutter pour conserver la chère maison, puisque personne après elle ne l'aimerait. Mais elle souffrit si cruellement à l'évocation de Rovineau s'y installant en maître, que toute humiliation lui parut préférable à celle-là, et elle se leva, résolue.

Peu d'instant après, guidée par la femme de chambre, elle pénétrait dans le petit bureau où la comtesse, chaque matin, passait quelques heures à mettre à jour ses comptes et sa correspondance.

—Madame, dit Mme Nessyer, j'ai à vous faire un bien pénible aveu. Il faut que je vous parle très vite et très simplement, sinon tout mon cou-

rage m'abandonnera et je ne pourrai plus remplir mon devoir...

Elle semblait si malheureuse, si éperdue, que la comtesse, comme, la veille au soir, en eût pitié et la rassura amicalement.

—Nous ne pouvons être des étrangères l'une pour l'autre, ma bonne madame : ma fille n'est-elle point votre fille aussi ?

Elle ne dit pas : "Votre fils est mon fils."

Mme Nessyer sentit la nuance. Elle soupira et baissa la tête.

—Qu'est-ce donc qui vous tourmente? reprit Mme de Givore.

—Ah!... de tristes choses...

Et elle dit comment, à l'époque du mariage, elle a emprunté pour son fils ; les retards, et la menace, et aussi qu'elle est venue, espérant que Georges trouverait un prêteur. Mais il a refusé de s'occuper de cela. Alors Mlle Camille a offert la somme...

Mme de Givore l'interrompt brusquement.

—Camille?... Camille a offert son argent!

Jusque-là, elle avait écouté impassible la confession de Mme Nessyer. Cela ne lui apprenait rien que la mère de Marcelle n'eût déjà soupçonné. La somme empruntée n'était pas énorme ; elle avait redouté pire. Mais que sa nièce s'offrit aussi généreusement à tirer Georges d'embarras rendait à la comtesse ses inquiétudes.

Est-ce que cette petite gardait encore un sentiment malheureux pour ce misérable garçon? Est-ce qu'après avoir gâché la vie de Marcelle, il allait accepter que Camille se fermât tout avenir en se ruinant pour lui? Qu'il eût ou non deviné que la jeune fille avait souffert à cause de lui, de-

vait-il accepter l'argent de cette enfant?

—J'ai cru comprendre, reprit Mme Nessyer, décidée à boire le calice jusqu'à la lie, que Mlle Camille a déjà fait à mon fils des avances d'argent.

—C'est indigne! cria la comtesse.

Mme Nessyer eut un gémissement.

—Il ne faut, pas, dit-elle, accabler mon pauvre Georges. Sans doute n'a-t-il accepté que pour épargner un souci à sa femme...

—Ah! oui! Je vous assure qu'il s'inquiète bien de lui épargner les soucis et les peines, — raila la comtesse! — Il est inutile de jouer plus longtemps la comédie avec vous. — Votre fils, en entrant dans cette maison, y a apporté le malheur ; voilà la vérité.

—Mon Dieu.

—Il ne fait plus rien de bon... Il mène une existence que j'ignore et veux ignorer — heureux d'avoir depuis quelques mois le prétexte de la santé de sa femme pour la laisser à la maison et s'évader, reprendre sa vie de garçon qu'il n'aurait pas dû quitter et qu'il traînerait encore, si ma fille m'eût écoutée. Mais elle l'aimait et j'ai été faible... d'une faiblesse que je me reprocherai jusqu'à mon dernier jour. — Je vous fais mal... vous souffrez, vous devez m'accuser d'injustice, de cruauté... Je vous plains, je vous plains profondément! mais, que voulez-vous?... Moi aussi, je souffre, et il faut bien que vous sachiez.

—Mon Dieu! gémit encore Mme Nessyer.

—J'ai le sentiment, reprit la comtesse, de marcher sur un gouffre. Il me semble qu'autour de nous mon genre sournoisement creuse des mines, prépare la catastrophe qui nous engloutira tous un jour. J'ai mis à l'abri, autant que je l'ai pu, la fortune de ma fille ; mais je suis bien certaine qu'il trouvera moyen de la lui prendre, en tournant la loi..... Cette dette contractée par vous n'est rien, c'est une misère. Si je pouvais être sûre qu'il n'en a pas d'autres, qu'il n'en fera plus!... Mais qui le sait? et comment ne travaillant ja-

mais, ne gagnant plus rien, arriverait-il à mener l'existence qu'il mène sans emprunter?

Mme Nessyer revit le gros homme qui, en un bel auto blanc et or, était venu la voir à Saint-Jean-du-Pont-Routier. Est-ce qu'il ne parlait pas de services rendus à Georges? Et quels pouvaient être ces services, sinon un prêt d'argent...

Comme Mme de Givore, elle se sentit environnée de menaces: le sol manquait. De quelle profondeur que dut être l'abîme, elle voulut le sonder. Et sa pauvre voix désolée s'éleva de nouveau, racontant la visite de M. Givreuse-Pareilles.

La comtesse devint très pâle. Le mari de sa fille débiteur de Givreuse-Pareille, c'était l'humiliation cuisante, affolante.

Mme Nessyer, la tête dans ses mains, pleurait; elle ne prit point garde au coup de timbre impatient dont la comtesse appela Germain. Elle n'entendit pas l'ordre bref que donna Mme de Givore et entre elles le silence dura, oppressant.

—Vous voilà, Georges... Entrez donc... et refermez la porte, je vous prie.

—Vous m'avez fait appeler, ma mère?

Il ne voyait pas Mme Nessyer assise, écroulée, derrière le bureau. Entendant la voix de son fils, elle se redressa.

—Malheureux enfant!

Il comprit qu'elle avait tout dit et que, de son côté, Mme de Givore s'était plainte. Il eut une enfantine, une puérile impression de frayeur, le désir de fuir pour ne pas entendre les cinglants reproches de ces deux femmes, dont l'une devait le haïr. Puis, brusquement, sa frayeur fit place à l'irritation. Il en voulut à sa mère, il s'exaspéra contre Mme de Givore qui allait lui imposer l'humiliation d'écouter de dures vérités. Et parce que ces vérités il les reconnaissait telles, il ne voulut point les écouter. Ce fut lui qui attaqua.

Hautain, le verbe mordant, il se plaignit de "l'indiscrétion" de sa mère. S'il a refusé de s'occuper de cette créance, c'est qu'il trouvait plus rai-

sonnable de se débarrasser d'une bi-coque où sa mère était isolée, trop loin de lui. Mais puisqu'elle y tient, il va la libérer. Il n'a besoin de personne pour cela; Dieu merci, il sait où trouver de l'argent.

—Chez Givreuse-Pareilles? interrompit la comtesse.

—Pourquoi me jetez-vous ce nom à la tête?

—Tu lui dois déjà, dit Mme Nessyer.

—Qu'en savez-vous?

—Il me l'a dit.

—Oui, expliqua Mme de Givore, il a fait le voyage pour en avertir votre mère. Je regrette que ce soit à elle, non à moi, qu'il ait cru devoir se confier.

—Cela ne vous regardait pas.

—Vous dites?

—Cela ne regarde personne! Eh! bien, oui, je lui dois... et après? Il sera payé. Et ensuite je lui mettrai ma main au visage, à ce monsieur, pour lui apprendre la délicatesse. Je vous le jure!

—On apprend mal aux autres ce que soi-même on ignore.

—Madame!

—Ne prenez pas vos grands airs: je ne les supporterai plus. Si vous aimez ma fille, je vous pardonnerais d'être oisif, joueur, dissipateur. Je vous pardonnerais tout. Mais vous ne l'aimez pas. Non, vous ne l'avez jamais aimée. Vous avez fait une affaire en l'épousant; prenez garde que cette affaire soit moins avantageuse pour vous que vous ne le pensiez... Allez! Je ne vous retiens pas. Puisque vous pouvez si aisément payer vos dettes, payez-les donc... et remboursez en même temps l'argent que vous avez eu le cruel courage d'accepter d'une enfant généreuse et inexpérimentée.

Tremblant, les lèvres frémissantes dans son visage livide, Georges sortit, gardant assez de sang-froid pour comprendre où était son intérêt. Il devait éviter les mots irréparables, quitte, une fois libéré, à prendre sa revanche, et faire payer à sa belle-mère l'humiliation qu'il lui fallait maintenant subir.

## XVIII

"Henry très mal — méningite — reviens vite si possible."

Jacques d'Altone n'a pas besoin de relire la sinistre dépêche; il en sait les termes si cruellement précis. Il se les répète sans cesse dans le wagon qui l'emporte, les écoute scandés par la trépidation rythmée du train.

La nouvelle de la maladie de son frère l'a surpris dans la quiétude d'un séjour à Athènes où, son voyage terminé, il s'attardait, pris au charme de la Grèce antique, qu'en érudit et en poète il se plaisait à évoquer.

De sa longue fugue aux pays du soleil, Jacques revient apaisé, sinon guéri. C'est un énergique.

Ami de la vie, ennemi de la douleur inutile, il fuit l'énervement des vains regrets dans lesquels d'autres se complaisent.

Celle qu'il a aimée n'a pas voulu de son amour. Peut-être, malgré lui, Jacques l'aime-t-il encore; mais il se défend de juger son avenir barré, son existence brisée. Il s'est dit: je ne pourrai plus, sans doute, retrouver la joie de cet amour de jeunesse, confiant, plein d'espérances. Mais il y a dans la vie autre chose que l'amour. Il y a la satisfaction de l'intelligence curieuse, les plaisirs de l'esprit, la douceur des familiales et tranquilles affections; il y a l'Art, toujours absorbant et grisant — l'Art consolateur; il y a la volonté féconde d'être utile aux autres... de tout cela on peut encore se faire du bonheur.

Ce ne serait, il le sentait bien, qu'un bonheur austère et non plus la joie ensoleillée qu'il avait cru pouvoir posséder. Il s'avouait que de retrouver mariée à un autre celle dont il avait rêvé de faire sa fiancée, lui serait longtemps — toujours peut-être — cruellement douloureux. Cependant il en acceptait l'épreuve et songeait au retour, lorsque la dépêche de son père vint le hâter.

Pauvre petit Henry, si fort, si heureux de vivre! Jacques croyait entendre son rire clair, croyait sentir sur ses joues les bruyants baisers d'accueil, entendre sa voix aiguë

crier le tendre "bonjour, frère Jacques", dont l'enfant avait coutume de le saluer.

Jacques d'Altone souffrait pour lui-même ; il souffrait plus encore à la pensée du deuil qui ferait saigner le cœur de son père : on guérit si rarement du mal cruel dont Henry est atteint !

Jacques songeait : "J'arriverai trop tard... Je ne serai pas présent à l'heure affreuse pour consoler mon père..." La peine de sa belle-mère l'emplissait de pitié. Il l'aimait, pour le bonheur dont elle ensoleillait le déclin de M. d'Altone. Pauvre mère sans enfant, elle n'aurait pas, comme le père de Jacques, la consolation de dire encore : "Mon fils !" Elle était la plus à plaindre.

Jacques arriva à Paris dans la pleine agitation du jour. C'était l'heure, animée entre toutes durant les mois d'été, où s'atténue la grande chaleur. Des équipages croisaient le fiacre pris par d'Altone à la gare, des voitures découvertes où s'élançaient de jolies femmes parées, des autos trépidants ; les impériales de tramways apparaissaient garnies d'ombrelles bariolées, de canotiers, de chapeaux fleuris ; de la Concorde à l'Etoile s'établissait le flot montant des voitures allant au Bois.

C'était si bien le Paris quitté un an plus tôt, presque à la même époque, Jacques retrouvait toutes choses si pareilles, qu'il eût l'impression de n'être jamais parti, l'illusion durant un moment de continuer sa vie, telle qu'elle avait été avant le chagrin souffert.

En arrivant chez son père, où il s'était fait conduire directement, il leva la tête vers le balcon d'où Henry guettait toujours l'arrivée de son grand frère. Il n'aurait pas été surpris d'y voir paraître l'enfant bien portant et rieur, tant la suggestion était violente et précise qui le reportait en arrière.

La vue des persiennes closes rendit Jacques à la réalité ; il retrouva les pressentiments sinistres qui l'avaient envahi au reçu de la fatale dépêche.

Il a répondu : "Je reviens", sans prendre le temps de consulter l'horai-

re pour préciser l'heure et le jour. On ne l'attend pas.

Devant la loge du concierge, sur une petite table, un registre est ouvert — et cela paraît trop significatif à Jacques ; il ne demande rien, ne veut qu'un indifférent lui apprenne l'horrible vérité.

Cette vérité redoutée, le visage du valet de chambre qui vient lui ouvrir l'affirme au jeune homme.

— Ah ! monsieur est revenu... monsieur ne sait pas...

Et le domestique, se détournant, fond en larmes.

— Quand ? demanda seulement Jacques.

— Hier soir. Ah ! monsieur, monsieur... cela fait pitié, ce qu'il a souffert !... Monsieur est sorti : il a bien fallu, pour les démarches. La pauvre madame repose un peu ; elle a tant pleuré, elle s'est tellement fatiguée, qu'elle n'en peut plus... Est-ce que monsieur veut "le" voir ?

Jacques répond d'un signe, se laisse conduire.

Des blancheurs, des parfums, des lumières ; couché parmi les fleurs, le frêle petit corps repose ; le visage émacié par quelques jours d'atroces souffrances, apparaît resséré, majestueux dans sa candeur.

Agenouillée près du lit, une femme prie. Sans la remarquer, sans la voir, Jacques se penche, effleure de ses lèvres le front de l'enfant mort ; puis, glissant à genoux, la tête dans ses mains, il pleure, oublieux de ce qui n'est pas son chagrin.

De l'autre côté du lit, une religieuse est assise, qui lentement égrène son chapelet de bois. Cela fait un bruit léger, régulier, qui trouble à peine le silence. Cependant Jacques l'entend et, afin d'interroger la garde dont il devine la présence, après un moment il se relève. Mais ce n'est pas la religieuse qu'il voit d'abord — c'est une silhouette mondaine, élégante et fine, toujours agenouillée. Un visage pâle, des yeux noyés de larmes se tournent vers lui.

— Mademoiselle d'Auriel !

C'est tout le passé d'hier qui revit et s'évoque, et comme il sied bien de

l'évoquer, ce rêve brisé, auprès de ce lit funèbre !

— J'ignorais que vous fussiez revenu.

Camille parle dans un souffle. Jacques ne perçoit pas l'altération de sa voix. Et comment pourrait-il se douter que l'émotion de la jeune fille n'est point uniquement causée par la mort de l'enfant !

Camille s'est levée. Elle explique sa présence.

Chaque jour Mme de Givore envoyait aux nouvelles ; aujourd'hui sa nièce est venue elle-même et, apprenant le malheur, a demandé, à voir le pauvre petit.

— C'est la femme de chambre qui m'a ouvert. Elle me connaît... et m'a fait entrer. Je n'ai vu ni votre père ni Mme d'Altone... Dites-leur que nous sommes avec eux de tout notre cœur... Ah ! vous avez bien fait de revenir !...

— Venez, mademoiselle.

Il l'emmena hors de la chambre mortuaire, dans le petit salon attendant. La clarté du jour les éblouit ; Camille parut plus pâle, les traits tirés.

— Etes-vous souffrante ? demanda Jacques.

— Non...

Bouleversée parce qu'elle l'a vu pleurer, elle lui tend la main. Dans son cœur si plein de lui, la douleur de Jacques se répercute.

— C'est un horrible malheur, dit-elle.

Jacques serre la petite main qui tremble un peu et s'abandonne. Ah ! comme elle voudrait pouvoir consoler, elle que nul ne console !

Jacques comprend ce désir, il le lit dans les yeux levés vers lui, inconsciemment tendres et suppliants. Elle reprend, songeant à d'autres peines :

— Que la vie est triste, difficile... que d'épreuves et de malheurs...

Et, parce que, de la présence de celui qu'elle aime une force lui vient, Camille répète avec plus d'élan :

— Vous avez bien fait de revenir.

# LE CAFE QUI STIMULE AGREABLEMENT



**QUI** dissipe la fatigue,  
éveille les idées,  
chasse la tristesse.

## Le Café de Madame Huot

**Pur, Fort, à l'Arôme exquis.**

C'est le Café favori de tous les vrais amateurs  
de BON CAFE.

Il s'en est bu plus d'un million et demi de tasses: n'est-ce pas là un témoignage  
indiscutable en faveur de sa haute qualité. Demandez-le à votre fournisseur.

**40c. la Boîte. 2 Boîtes pour 75c.**

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros  
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

### Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

- LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1 vol. in-12..... 0.88
- LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12..... 0.88
- L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12. 0.88
- INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12... 0.88
- LA FOI ET LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12..... 0.88
- EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré..... 0.88
- HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12..... 0.88

### Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

## LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

### DE LA CARE WINDSOR

- BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
- SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
- TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
- OTTAWA, b8.45 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.10 p.m.
- SHERBROOKE, b8.30 a.m., (1) 1.25 p.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
- HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
- ST. PAUL MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
- WINNIPEG-VANCOUVER, a10.10 a.m., a10.10 p.m.

### DE LA CARE VIGER

- QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
- TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b5.10 p.m., a11.30 p.m.
- SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
- OTTAWA, b8.25 a.m., b6.10 p.m.
- JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., 1-2.20 p.m., b5.45 p.m.
- ST-GABRIEL, b8.55 a.m., (1) 2.20 p.m., b5.45 p.m.
- STE-AGATHE, c8.30 a.m., b8.45 a.m., c9.15 a.m., (1) 1.10 p.m., (1) 1.40 p.m., b4.40 p.m., b5.35 p.m.
- NOMININGUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., 1-1.10 p.m., b4.40 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanches. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (1) Samedi seulement. (R) Lundi, mercredi et vendredi.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

### PRENEZ LES

## Capsules Crésobene

ANTISEPTIQUES-VOLATILES.

Pour faire à pleine bouche, une inhalation salulaire pour vos Bronches et vos Poumons. Ainsi vous vous préserverez et vous vous guérirez. Evitez les imitations, les contrefaçons et les vieux produits qui n'ont rien de volatil. Evitez les inhalations de fantaisie.

### Inhalez dans vos Bronches et vos Poumons

les principes antiseptiques que dégagent les CAPSULES CRESOBENE. C'est la seule inhalation naturelle et pratique.

C'est le seul produit antiseptique et volatil tout à fait inoffensif qui puisse prévenir ou guérir infailliblement les Maux de Gorge, Enrouements, Rhumes, Gripes, Influenza, Bronchites, Catarrhes, Asthmes, Emphysèmes, Pneumonies, etc.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50 c. le flacon. Envoyées aussi par la malle sur réception du prix, en s'adressant à

**M. ARTHUR DECARY,**  
PHARMACIEN,

Dépositaire-général, coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine, Montréal.

Un régiment passe, musique en tête.

Toto demande:

—Dis-donc, maman, à quoi servent les soldats qui ne font pas de musique?

\*\*\*

Commencement d'anecdote racontée par un Marseillais au bord de la mer:

—La première fois que je me suis noyé...."

## "The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

LA MEILLEURE AU MONDE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'analyste public du Gouvernement: Montréal.

Messieurs,  
Je certifie par les présentes que j'ai analysé et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un paquet de la poudre appelée "THE COOK'S FAVORITE", je trouve que c'est une excellente poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les phosphates combinés sont des ELEMENTS NATURELS dans la nourriture du lait et du pain.

Votre etc.,

JOHN BAKER EDWARDS,

Ph. D.D., C.L., P.C.S.

Analyste Public,  
Montréal.

Janvier 1888.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous recommandons l'essai de cette Poudre et vous n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec cette poudre vous détrempez votre farine et vous la conservez des semaines en la gardant au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous le permette; n'est-elle pas un bienfait pour toute maîtresse de maison. Voyez nos circulaires. The COOK'S FAVORITE est très pure, très économique et à bas prix. Les biscuits faits avec cette Poudre se gardent plus longtemps frais. Souvenez-vous que nous en sommes les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul

MONTREAL

## Fleurs fraîches!

Reçues tous les jours chez

**ED. LAFOND**

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

### Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

# Le Temps est Arrivé



Dé penser à vos achats d'automne

# Meubles, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus grand choix de

**Meubles, Lits en Fer et en Cuivre,  
Literie, Tapis Turcs, Rideaux, etc.**

Et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

## RENAUD, KING & PATTERSON,

Coin des Rues Sainte-Catherine et Guy,

MONTREAL

## Ecoles du Soir !

Les **Ecoles Gratuites du Soir**, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du **1er Octobre au 1er Mars**, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et la Comptabilité.

### MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,  
119 Rue Mentana.

### QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T.-G. ROULEAU,  
Principal de l'Ecole Normale Laval.

## Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution  
du sens auditif :- :- :- :-

### ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies

## Les Habits Elégants " Fashion-Craft "

### Pour les hommes de bon gout.

LES tailleurs " Fashion-Craft " ont l'habileté de donner à leurs habits une note, un cachet particulier.

DANS les habits " Fashion-Craft " il y a une coupe pour chaque taille différente une mode pour chaque genre.

C'EST pour cette raison que tous les hommes grands ou courts, gros ou petits peuvent se procurer des habits chacun selon son goût et parfaitement ajustés à sa taille, ce qui donne à chacun une apparence individuelle et de bon goût.



LES MAGASINS

# "Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,  
470 Rue Ste-Catherine-Ouest,  
471 Rue Ste-Catherine-Est,  
178 Rue St-Jean, QUEBEC.

Il semble, par moments, que la liberté ait été donnée à l'homme pour qu'il se fasse lui-même le mal que la nature a oublié de lui faire.